LE
GRAND ESPION
RÉFORMÉ DES CAPUCINS.

DIALOGUE PATRIOTIQUE ENTRE LES SIEURS BONIFACE ET MADRÉ, ESPIONS DU CLUB DES JACOBINS, ET LE SIEUR BAS-PERCÉ, ESPION RÉFORMÉ DU CLUB DES CAPUCINS.

1790.

Cne FRC 4088

M+W 7202

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO ·

LE
GRAND ESPION
RÉFORMÉ DES CAPUCINS.

DIALOGUE PATRIOTIQUE ENTRE LES SIEURS BONIFACE ET MADRÉ, ESPION DU CLUB DES JACOBINS, ET LE SIEUR BAS-PERCÉ, ESPION RÉFORMÉ DU CLUB DES CAPUCINS.

La ſcene ſe paſſe aux Porcherons, à l'auberge du Grand-Vainqueur.

BONIFACE.

BUVONS, foutre! & plantons là toutes ces gueuſeries.... Tu ne me feras jamais entendre qu'on nous foute comme ça de l'argent par les yeux pour dire tant ſeulement au pauvre monde, qui n'en a que faire, que tous ces braves gens-là ne veulent que notre bien... Tiens... Madré, ſi tu veux que je te parle franc, j'ai-là un poids qui me peſe diablement ſur le cœur... On ne ſe cache pas pour bien faire; & puis, quand on fait le bien, on ne paye pas pour ſe faire louanger par

toute la canaille... Tout ça ne me paroît pas naturel, & je gagerois qu'il y a quelque bougrerie là-dessous. Ce n'est pas que je veuille dire que tous ces messieurs du club des Jacobins ne soient bien polis pour des gens de notre robe : tant s'en faut qu'au contraire. Ils nous disent tous les jours, qu'à présent que le roi est le peuple, tout le monde est égal ; mais, à travers toutes ces belles paroles, je vois bien que leur cœur ment à leur bouche, & que ce n'est qu'une attrape... Madré ! lorsqu'on a été toute sa vie un peu honnête, ça fait penser au moins !

MADRÉ.

Tu raisonnes bien là comme un aristocrate... Et, bougre de bête, mange donc puisque tu as faim, & qu'on te donne du pain... N'as-tu pas entendu ce grand jeune homme, qui étoit à côté de son frere Charles ? C'est-là, je pense, deux honnêtes citoyens. Le roi a payé leur nourriture depuis qu'ils sont entrés chez la nourrice, jusqu'au moment où ils ont appris aux savans de l'assemblée, que le peuple n'avoit plus besoin d'être gouverné par un homme qui étoit moins que lui... Comme tout le club l'applaudissoit !... c'est-çà un jeune homme qui vous a un parler d'or... Et puis, comme il vous a bien fini ses paroles : « MES AMIS, NOUS SOMMES LES

PLUS FORTS ; VOILA LA BONNE CAUSE. »
Marat, notre ami, ne parle pas mieux dans ses livres : c'eſt lui qui l'endoctrine, j'en suis sûr..

BONIFACE.

Dis tout ce que tu voudras ; mais nous faiſons-là un vilain métier.

MADRÉ.

Au jour d'aujourd'hui, tout eſt permis, & il y a bien d'honnêtes citoyens dans Paris qui voudroient bien être à notre place. Mais dame, dans une révolution, on ne peut pas s'aventurer ſur tout le monde... & puis le club des Jacobins n'eſt pas le Pérou...

BONIFACE.

Sacredié !... il y auroit bougrement long-tems qu'il ſeroit comme notre bouteille.
(Garçon, du vin !)

MADRÉ.

Voilà qui s'appelle une bonne penſée... Allons, à la ſanté des payans !

BONIFACE.

Et des mangeurs, car il y en a diablement dans cette taniere... Je te le répete, Madré,

tu verras qu'avec toutes leurs belles manigances, le peuple finira par en être le dindon... Autrefois nous n'étions pas bien riches, cela eſt vrai; mais nous avions du travail, & en travaillant, nous vivions tous; perſonne ne s'en portoit pas plus mal... Foutre, quelle différence de tems & d'argent !... C'eſt alors que les brocs rouloient ſur la table... On avoit beau être gueux, la petite goutte alloit toujours; & vogue la galere. Maintenant, tu le vois ici; tout & par-tout ça vous fait ſaigner le cœur ! on ne chante plus, on boit moins, & tout ça parce qu'on ne gagne plus un écu nulle part... Voilà de beaux bougres de rois qu'ils nous ont faits-là... Si c'eſt le grand bonheur qu'ils vouloient nous donner, au foutre tous les clubs de l'univers; on peut s'en paſſer mieux que de pain.

MADRÉ.

Et, million d'un tonnerre, tu me bombardes avec tes chiens de raiſonnemens... Ne ſommes-nous pas bien bien payés? & pourquoi faire? Pour nous promener du matin juſqu'au ſoir.

BONIFACE.

Oui, comme tu dis, pour conter un tas de vilenies au peuple toute la journée.. ; pour l'aſſommer de conſpirations qui n'ont ni queue ni

tête... ; pour lui farcir l'eſprit de grandes trahiſons des ariſtocrates, que tous ces meſſieurs du club fabriquent à leur aiſe dans leur lit ou au coin de leur cheminée..... ; pour débiter au Palais-Royal & aux Tuileries, un million de ſottiſes contre ceux qui nous faiſoient vivre... ; pour faire tant ſeulement des attroupemens contre les miniſtres que nous ne connoiſſons pas, & dont la plupart de ceux qui nous payent partageoient autrefois les voleries... Par exemple, n'eſt-ce pas infame, foutre, à des braves gens qui ſe diſent honnêtes, de mettre par-tout le feu aux étoupes, pour empêcher le pauvre monde d'aimer la femme de notre bon roi, qui, après tout, n'a pas laiſſé que de faire du bien, même à tous les malheureux qu'on avoit payés pour l'égorger. C'eſt pourtant vrai, ça, & cependant tout notre bougre de club, que le diable auroit déja dû emporter mille fois, la traite... Tu l'as entendu comme moi... ça fait frémir tous les ſens...

MADRÉ.

Tu as raiſon... mais...

BONIFACE.

Là... n'eſt-ce pas encore une horreur que toutes les infamies qu'ils nous ont fait débiter contre

ce pauvre M. de la Fayette, & tout cela, parce qu'il n'a pas voulu être de moitié dans toutes leurs gueuſeries. Ecoute, ou je me trompe, ou ce grand que tu dis que le roi a nourri, manigance quelque méchanceté noire contre ce brave général, qui ne dort ni nuit ni jour pour notre liberté. Il a eu beau dire dans les livres imprimés, dont ce petit mâtin de Dauphinois lui trace des exemples, que M. de la Fayette étoit un traître, parce qu'il aimoit trop notre bon roi. Ça n'a pas pris; on s'eſt foutu de lui & de ſes livres, & il a eu un pied de nez. — Tant c'en ſeroit pourtant, ſi les Pariſiens avoient été aſſez couillons pour donner dans cette boſſe... C'eſt pour le coup, alors, que nous aurions vu de belles affaires... Foutre! comme ils s'en ſeroient donné à nos dépens?

MADRÉ.

Il y a bien des choſes à dire...

BONIFACE.

Il n'y en a qu'une : dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu fréquentes. Ceux qui nous payent pour faire toutes ces gueuſeries-là ſont des fripons : voilà le mot, & nous ne valons pas mieux qu'eux. S'il n'y avoit pas de receleurs, on ne verroit pas tant de voleurs, & m'eſt d'avis que...

MADRÉ.

Que tu bavardes comme une ſaloppe ! Comment, ſacredié ! tu ne veux pas entendre que tout cela eſt néceſſaire pour faire la barbe aux ariſtocrates ? Autrement, auroit-on jamais ſu que cet ancien comte de Provence, qui, avec tout le grand eſprit qu'il a pris dans les priſons, & ſon beau paroli pour le peuple, n'eſt plus ni moins qu'un miſérable, alloit toutes les nuits à Saint-Cloud, pour offrir ſes ſervices, moyennant de l'argent, s'entend... L'auroit-on deviné, ſans ce double louis que nous donna pour le ſuivre, cet honnête monſieur, dont le pere auroit paſſé un mauvais quart-d'heure au parlement de Rennes, ſi Louis XV n'eût pas vîte fait brûler toute ſa procédure ? C'est pourtant nous qui avons découvert le pot aux roſes. Mais... chut... voici quelqu'un... Tiens... c'eſt l'ancien ami M. Bas-Percé... C'eſt ça qui vous eſt un luron lancé dans le grand...

BAS-PERCÉ.

Tout eſt foutu !...

MADRÉ.

Que dites-vous ?

BAS-PERCÉ.

Les Capucins ſont raſés, & les ariſtocrates n'ont vingt-quatre heures dans le ventre.

MADRÉ.

Pas poſſible...

BONIFACE.

Buvons un coup, & contez-nous vîte cette hiſtoire.

BAS-PERCÉ, *après avoir bu.*

Le roi a tout gâté... il ne veut rien entendre que le bonheur de ſon royaume ; on diroit qu'il ſe fout de ſa couronne comme de l'an quarante, pourvu que le peuple ſoit heureux. Je crois, le diable m'emporte, qu'il eſt de moitié avec ceux qui lui font du mal, pour faire enrager tout exprès tous les ariſtocrates de l'univers... Foutre ! quel brave homme !... celui de la poule au pot n'étoit rien en comparaiſon... Auſſi, quand ils l'ont mieux connu, les Capucins ont fermé leur boutique, & ont abandonné la contre-révolution.

MADRÉ.

Vous voulez nous foutre dedans, M. Bas-Percé... mais à bon chat bon rat : nous ſommes du métier, & nous nous y connoiſſons. On ne lâche pas comme ça ſa proie, & vos foutus ariſtocrates ne ſont pas gens à ſe laiſſer déſarmer ſans avoir tenté plus d'une fois la fortune. Les mâtins tiennent la grande bourſe, & vous en ſavez quelque choſe vous, M. Bas-Percé.

BAS-PERCÉ.

C'eſt pourtant vrai comme la vérité, tout ce

que je vous dis-là; &, comme vous dites, j'en fais quelque chose.

BONIFACE, *avec surprise.*

Comment !... là... de bonne foi... Oh ! vous nous en coulez une trop belle !... Ils aimeroient mieux mourir tous, plutôt que de renoncer à leurs vieilles paperasses...

MADRÉ.

Oui... mais depuis le grand décret, quoique ça; plus de comtes, plus de marquis, plus de princes...; &, comme l'a bien dit l'autre jour, à la tribune des Jacobins, ce petit bougrillon dont tu parlois tout-à-l'heure, le roi doit s'estimer bien heureux qu'on ne lui ait pas supprimé sa royauté...

BAS-PERCÉ.

Doucement, pere Madré... Faut bien gagner son argent, quand on fait un métier ! mais, foutre, il faut de la justice par-tout. Je n'ai pas à me louanger du club des Capucins; mais, quoique ça, il faut dire vrai, ils n'ont jamais parlé de pareilles sottises : ils ont bien crié comme des enragés; mais, dame, cela est un peu dans l'ordre : la nation les a foutus de l'échelle en bas; & chat qu'on étrangle ne fait pas la patte de velours.

Ce n'eſt pas, au moins, que s'ils avoient pu ſe réunir tous, ils ne nous euſſent fait voir, peut-être, une fiere danſe : mais c'étoit la choſe impoſſible, tout auſſi-tôt qu'ils complotoient quelque manigance pour revenir ſur l'eau, il ſe trouvoit-là, tout exprès, quelque diable pour les trahir... C'eſt un fier ga que ce M. de la Fayette; il leur a fait plus de peur à lui ſeul, que toutes les lanternes de Paris. Quoique ça, malgré que je ſois payé pour dire le contraire, je dirai toujours que c'eſt un honnête homme.

MADRÉ.

Et bien payé; car le malade qui veut vivre, & qui ſe ſent mourir, ne compte pas avec ſon médecin; &, en dépit de Boniface, le métier d'eſpion n'eſt pas tant à mépriſer qu'il le croit; il fait vivre bien d'honnêtes citoyens depuis la révolution !

BAS-PERCÉ.

Il fait avaler auſſi bien de déboires : je l'ai éprouvé, moi qui vous parle; &, comme dit le proverbe, ſi jeuneſſe ſavoit, & vieilleſſe pouvoit, diable m'emporte, ſi l'on m'avoit jamais pris dans cette galere : faut y avoir paſſé, pour ſavoir tout ce qui en eſt... je ne le deſire pas; mais votre tour viendra peut-être... C'eſt alors que vous verrez que tous ces beaux meſſieurs, qui ſe diſent

nos amis quand ils ont beſoin de nos ſervices pour faire paſſer toutes leurs bougreries dans le monde, voudroient nous ſavoir à tous les diables, une fois qu'ils nous ont lâché le débit de leur foutue contrebande.

BONIFACE.

Braviſſimò ! M. Bas-Percé ; ça vaut bien un coup à boire. Allons, foutre, à la ſanté du roi !

BAS-PERCÉ.

A la ſanté de ce brave homme !

MADRÉ.

Va comme il eſt dit.

BONIFACE.

Et ſans oublier ſa femme, au moins.

(*Tous enſemble.*)

A toutes leurs ſantés !

BONIFACE, *à Bas-Percé.*

Vous diſiez donc ?...

BAS-PERCÉ.

Que tant que les ariſtocrates avoient eu de l'eſpoir, ils avoient fait de grands projets ; & dame, alors ils payoient bien leur monde. Avec

un peu de bec & beaucoup de discrétion, on faisoit de bonnes journées avec eux; mais, comme vous savez, ce qui sort de la flûte, revient au tambour; &, en fait d'argent, plus on en a, plus on en mange : ça va de droit; aussi je ne vous en dis rien. Mais, foutre, du moment que le vent leur a tourné casaque : ah! bougre, comme ils vous ont changé de note! au lieu de payer les employés, ils nous ont chassés comme des coquins.

MADRÉ.

Et vous ne leur avez pas parlé de les dénoncer au comité des recherches?... C'est ça qui étoit un bon coup à faire... Bougre, si j'avois été là...

BONIFACE.

Vous auriez fait de l'eau claire, & vous vous seriez cassé le cou dans ce monde, comme ces deux grands jean-foutres qui ont fait pendre ce coquin de Favras. Que leur en est-il revenu? On les a forcés de foutre le camp sans tambour ni trompette; &, soit dit entre nous, peu s'en est fallu que le peuple ne les accrochât à la même potence. Tenez, je veux bien croire que les espions sont quelquefois utiles; mais, sacredié! je n'ai jamais vu que personne les aimât... On se sert d'eux comme du bourreau, parce qu'il en faut un; & m'est d'avis

aujourd'hui que j'y vois plus clair ; qu'après tout, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ſuis bien gueux, puiſque je ſuis réduit à la paille, depuis qu'on a vendu mon lit pour payer mon loyer ; mais le tonnerre m'écraſe ſi, pour toute la fortune des ariſtocrates, on me voit jamais refaire de pareilles abominations ; on me trouvera plutôt mort au coin d'une borne, je m'en fous, miſere n'eſt pas vice : au lieu que dans ce foutu métier, tout le monde vous fuit, & il a raiſon ; nous ſommes tout par-tout comme une peſte...

BONIFACE.

Comme vous dites, tout comme une peſte, pas ni plus ni moins auſſi. Madré eſt ſon maître ; il fera comme il l'entendra ; mais, pour au ſujet de ce qui me regarde, c'eſt raſé ; pas plus d'eſpionage que de beurre ; &, comme je dis, ça finira mal : le peuple ne ſera pas toujours ſi bête, & quelque beau matin il pourra bien ſe réveiller plus ſavant que la veille. Gare alors à ceux qui tomberont ſous ſes pattes ; quand il s'y met, il eſt pire que tous les diables...

MADRÉ.

Touchez-là, je ſuis des vôtres ; nous en mangerons peut-être moins ; mais, foutre, nous en dormirons plus tranquilles ; &, tout bien compté, l'un vaut mieux que l'autre.

BAS-PERCÉ.

C'eſt bien penſé; mes amis; juſqu'ici nous avons toujours fait des ſottiſes. Eh! foutre, à tout péché miſéricorde : il n'y a pas tant de mal quand on peut les réparer, & vaut mieux tard que jamais. Tenons-nous tranquilles : ſi le bien doit venir au pauvre monde, les braves gens de l'aſſemblée, & il y en a da, ſauront bien le faire ſans nous, & ils le feront ſans faire brûler les châteaux. Ça fait frémir tant ſeulement que d'y ſonger; & ſi... Mais laiſſons ça là; c'eſt trop noir, & il ſe fait tard.

BONIFACE.

Payons, & allons dormir une fois du ſommeil des honnêtes gens. Adieu.